



Les archives de la nature

HAUT MARAIS. Entre L'Étivaz et la Lécherette, à la hauteur de Pra Cornet, s'étend un haut marais protégé. Un lieu qui renferme les secrets du passé. Découverte en compagnie du biologiste Jérôme Gremaud.

JÉRÔME GACHET

T

ous les marais ne font pas plotch, plotch. Celui qui s'étend à Pra Cornet (1653 mètres), au-dessus de La Lécherette, serait plutôt du genre à rebondir. Un haut marais comme il en existe de moins en moins et qui est estampillé «d'importance nationale» depuis qu'on s'inquiète de ces milieux, à la fin des années 1980.

L'endroit est beau, reposant, avec des teintes violet pastel qui tranchent avec le vert du pâturage qui l'encercle et qui ne désespère pas de l'engloutir. Ce qui s'y cache est passionnant. Pour s'aventurer sur ce gigantesque coussin de mousse, la présence d'un biologiste – Jérôme Gremaud – s'avère nécessaire (*lire encadré*).

Question de béotien: pourquoi faut-il protéger les hauts marais? «Tout d'abord, parce que y vivent des plantes uniques», répond-il. C'est le cas, par exemple, de la linagrette, avec son pompon gris. Mais aussi de la grassette des Alpes, de la lâche, des orchidées comme la dactylorhize et d'une vingtaine d'autres plantes. Des espèces extérieures y ont aussi pris racine, mais la communauté étrangère reste largement minoritaire.

Ce qui caractérise le haut marais – et qui le différencie du bas marais – est qu'il se compose de sphaignes, une plante sans racine qui ne se décompose pas. Tout est là, car cette tourbe retient l'eau et accumule donc la matière



Découverte du haut marais de Pra Cornet avec le biologiste Jérôme Gremaud. JESSICA GENOUD

organique. «Les hauts marais bombent ainsi à raison, environ, d'un millimètre par année. La sphaigne peut accumuler jusqu'à trente fois son poids en eau», précise le scientifique. Humide, acide, pauvre en éléments nutritifs, le haut marais offre un milieu très spécifique et rude.

Le temps frais et humide

Mais figurez-vous que, dans cet endroit apparemment si paisible, il se passe des choses horribles. Le droséra, plante carnivore qui ne paie pas de mine, s'est fait une petite réputation dans le crime organisé. «Ses feuilles, collantes, retiennent les insectes. Ensuite, elles sécrètent un suc qui les digère sur place!» détaille Jérôme Gremaud.

Le droséra a des circonstances atténuantes. Comme ses voisines, il souffre de solitude: «Cer-

taines de ces plantes sont des reliques de l'ère glaciaire. Elles n'ont plus eu le moindre échange avec des espèces de la même famille depuis des millénaires.» Il faut dire que leurs cousins et cousines se trouvent en Ecosse, au Danemark, en Sibérie et en Scandinavie, là où les conditions sont similaires. Car elles aiment – voilà qui ne va pas plaire aux Offices du tourisme de la région – le temps plutôt frais et humide.

La sphaigne ne jette rien

La sphaigne a d'autres qualités. Elle ne jette rien. Des vertus absorbantes qui lui ont valu d'intervenir dans la fabrication de couches-culottes au XIX^e siècle.

Voilà pourquoi la tourbière renferme, comme le dit Jérôme Gremaud, les archives de la nature: «Comme les matières ne se décomposent pas, on peut tout y retrouver.» C'est ainsi qu'une étude

menée il y a quelques années dans la tourbière d'Echarlens avait permis de repérer des graines de pollens et des organismes datant de différentes époques. «Des chercheurs avaient pu en déduire les conditions écologiques du moment. Par exemple, la végétation qui se trouvait là il y a 12000 ans ou le fait que les Romains avaient effectué des cultures céréalières et planté un nombre considérable de noyers.»

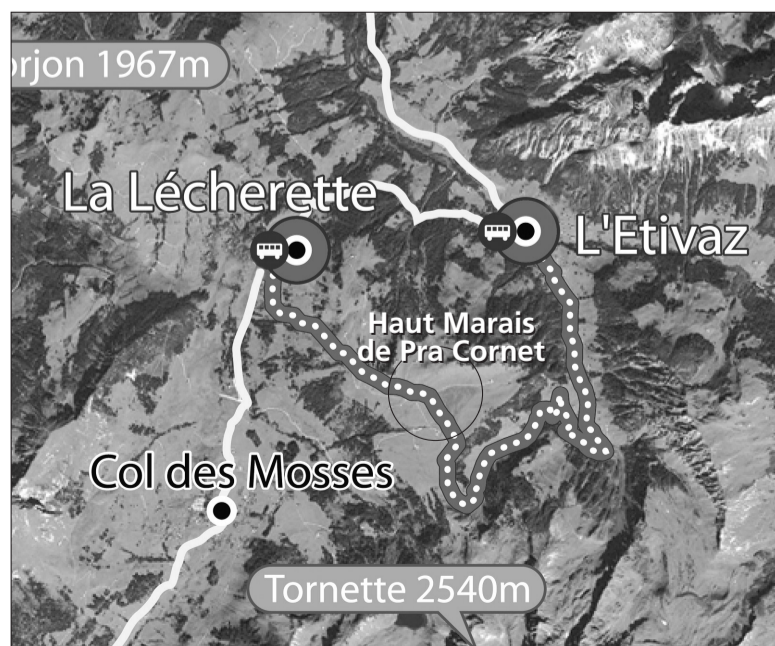
Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est efficace. Dans la tourbière de Tollund, au Danemark, le corps d'un homme a été découvert. «Il était dans un tel état de conservation qu'on a d'abord cru qu'il était décédé récemment, raconte Jérôme Gremaud. Il s'est avéré qu'il avait vécu il y a 2300 ans!» Bonne balade quand même. ■

Notre guide

Comme pour tous les biologistes, il faut un filet à papillons pour attraper Jérôme Gremaud. Il virevolte d'un endroit à l'autre, va de découverte en découverte là où il n'y a apparemment rien à voir. Et, pendant que ses yeux et ses mains traquent la flore et la faune du haut marais de Pra Cornet, ses oreilles repèrent le chant d'un tarier des prés qui se situe 200 mètres plus loin. Question d'habitude, paraît-il. Agé de 30 ans, habitant à La Tour-de-Trême, il est spécialisé dans l'ornithologie. Indépendant, il travaille pour différents organismes liés à l'environnement. Il collabore également pour la revue spécialisée *La Salamandre* et tient la chronique *A saute-ruisseau* une fois par mois dans *La Gruyère*. JG

● ● ●
Le droséra, une plante carnivore, s'est fait une petite réputation dans le crime organisé.

4^e étape, L'Étivaz - La Lécherette



L'Étivaz - La Lécherette: 9 km, 590 m de montée, 350 m de descente.
Niveau: sans difficulté particulière, excepté la montée, assez sèche, vers Pra Cornet. Il s'agit de l'étape la plus courte du Grand Tour.
Temps estimé: 2 h 45.

● L'ÉTAPE

La balade: l'étape commence sur une route goudronnée, en remontant la vallée de l'Eau froide à travers la forêt. Puis, ça monte toujours plus à travers les chalets jusqu'à Pra Cornet. C'est le point le plus élevé du parcours (1660 m). Ensuite, il n'y a plus qu'à se laisser rouler jusqu'au haut marais et ensuite jusqu'à La Lécherette. Il n'est pas inutile d'emporter avec soi la carte pédestre (Swisstopo 262T), mais le parcours est parfaitement balisé.

● Y ALLER? EN REVENIR?

En voiture (ou à vélo): L'Étivaz et La Lécherette sont sur la route qui relie Les Moulins au col des Mosses.

Avec les transports publics: le bus postal passe huit fois par jour dans chaque sens. Voir sous www.cff.ch pour trouver les correspondances.

● SE LOGER? SE NOURRIR?

Pra Cornet: de juin à septembre, possibilité de dormir en tipi ou bivouac à 1600 m aux Charmilles. Restauration. Pour les renseignements et les réserva-

tions: 026 924 57 83 ou le site internet www.cheval-pour-tous.ch

● LA RENCONTRE

La salamandre noire: pas de randonneurs ce jour-là. En revanche, la pluie a fait rappliquer une salamandre noire au milieu de la route (*photo*). On a envie de croquer dans ce reptile en réglisse! Jérôme Gremaud est admiratif: «C'est le seul batracien indigène qui n'a pas besoin de points d'eau pour se reproduire.

Par ailleurs, la femelle a une gestation de trois ans et met au monde des larves complètement formées. Elle peut vivre jusqu'à vingt ans». Mais il suffit de tresser des louanges à la salamandre noire pour qu'elle disparaisse instantanément sous les cailloux. JG

D'autres informations sur le site du Grand Tour: www.legrandtour.ch
Retrouvez toutes les étapes du Grand Tour sur www.lagruyere.ch (voir sous Dossiers)

